

LA SCIE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

Vol. I.

MORISSETTE & CIE., EDITEURS-PROPRIÉTAIRES.

No. 3.

Feuilleton de "La Scie."

TRISTAN.

PAR
RAOUL DE NAVERY.

II

La vie à part qu'il se ménagea dans le lycée profita beaucoup à ses études. Elles furent solides et brillantes. Et si les lycéens criblèrent plus d'une fois Tristan de leurs quolibets, le jour des distributions de prix le vengeait amplement, et le mettait à sa véritable place.

Le maire le couronnait, on lui adressait des félicitations publiques, il dînait à la table de M. Remonget entre Catherine et Luduville qui n'osaient presque plus lui parler, mais qui continuaient à se mentir pour lui bonnes et dévouées.

Les vacances le ramenaient à la ferme, chez le curé qui se faisait de plus en plus vieux et lui servait de répétiteur durant les deux mois que la plupart des écoliers employaient à oublier ce qu'ils ont mis dix mois à apprendre.

Il partait souvent le matin pour les champs et dessinait d'après nature; ou bien, il emportait un bon livre et le lisait à l'ombre des haies. Quelquefois il écrivait sans prétention ce qui lui venait à l'esprit, tenant le journal de son cœur et se rendant compte des impressions reçues, des lectures faites, des réflexions suggérées par un livre ou une chose, un fait ou un problème.

Rafraîchi, reposé, retrempe par la lutte scolaire, il quittait son pays paisible, et rentrait dans la maison de la rue de Paris, rempli d'une nouvelle ardeur pour l'étude.

Le meilleur ami qu'il eut au collège, était un pauvre maître d'études, pâle, maigre, mal vêtu, payé quatre cents francs par an, dont le cœur battait dans une poitrine siêle et qui étouffait dans l'enceinte de ce lycée où il comptait autant de bourreaux que d'élèves.

Le pion et Tristan finirent par se comprendre.

Le maître d'études et Tristan ne pouvaient manquer de s'allier comme font les faibles, pour souffrir ensemble.

Ce fut un jour de révolte que Jérôme Ardoin poursuivi, railé, presque menacé par des mutins vit subitement Tristan prendre place à côté de lui, et, sans mot dire, imprimer sur son geste et son air une surprise et une crainte telles à ses camarades, que la troupe malveillante se dissipa, retournant à ses jeux, à ses complots, laissant à face le maître d'études et l'élève.

— Je ne m'attendais à être soutenu par personne, Monsieur Tristan, dit le jeune homme, et je vous remercie.

— Il y a longtemps que je désiraïs vous prouver combien je suis reconnaissant de vos peines, et malheureux de vous voir si peu compris.

— J'y suis fait! dit le maître d'études.

— Est-ce que l'on s'habitue à souffrir? demanda Tristan.

— Il le faut bien! Et puis, je vous l'avouerai, à vous, la plupart de leurs méchancetés ne m'effleurent même pas; je me suis fait une existence à part, et souvent, quand ils pensent m'atteindre ces méchants et fants, je plane dans une solitude pure et bleue inaccessible aux mesquines tracasseries et aux petites persécutions.

— Je comprends cela, répondit Tristan.

— C'est parce que vous devez le comprendre que je vous le confie... Vous aussi, vous vivez seul; vous avez seize ans, encore deux années et vos études vont finir... Vous travaillez beaucoup, et quand ces félons jaloux bardonnent à vos oreilles et vous menacent de leur aiguillon, on dirait que vous ne les entendez pas, et qu'une musique, perçue par vous seul, vous défend d'être accessible à leur sot et méchant langage... Vous m'avez protégé tout à l'heure, Tristan, et je me sens heureux de cet appui fraternel. Vous êtes plus jeune que moi, mais la solitude et la souffrance trempent les âmes de pur acier... Vous êtes seul au monde, sans famille, et j'ai perdu la mienne... Sans doute nous sommes du nombre de ceux qui doivent devenir les artisans de leur destinée... Faisons là utile, si elle ne peut devenir grande... Nous ne serons peut-être jamais célèbres, mais nous sommes obligés de rester honnêtes.

À partir de ce jour, Tristan passa les heures de récréation à causer avec le maître d'études. Celui-ci en vint bientôt aux confidences. Sa jeunesse s'était passée sur les banes et n'offrait rien d'extraordinaire; mais, depuis qu'il était enfermé dans la prison de pierre de ce lycée, et que les chagrins avaient paru s'épaissir autour de lui, une consolation céleste lui était venue.

Un jour, en versant des larmes, de joie sans égales au monde, il trouva sous une inspiration dont il ne put se rendre compte, des strophes harmonieuses et pures comme un cantique.

La consolation céleste c'était la poésie.

Dès lors ce paria, ce malheureux souffrit sans impatience les piqures des moucherons. Il se réfugiait dans des hauteurs inaccessibles aux écoliers obstinés et railleurs. Il remplissait sa tâche presque sans dégoût; attendant pour sa situation un changement propice, rêvant au fond de son cœur de quitter le Havre et d'habiter Paris, réalisant des économies impossibles, miraculeuses, afin d'amasser un pécule suffisant à l'existence matérielle

pendant une année, et se disant, pour se consoler du présent sombre:

— Dieu me garde l'avenir!

L'amitié de Tristan lui fut d'un grand secours.

Il lui lisait ses odes, ses poèmes, le consultait sur ses plans de tragédie, sur la manière dont il s'emprenait l'art, sur la dignité de l'écrivain.

Tous deux, jeunes, pauvres, inconnus, l'un quittant à peine les banes de l'école, l'autre prêt de terminer ses études, faisaient des plans merveilleux, échafaudaient des travaux immenses, se partageaient l'univers des livres, touchaient à tout, approfondissaient tout, décelaient tout, avec la conviction ardente de la jeunesse, et l'entraînement de la vocation.

Jérôme dévorait un nombre énorme de volumes; il résumait ses lectures à son auditeur, son disciple, son ami; comme les élèves se fussent doutés de quelque chose si le maître d'étude avait emporté des cahiers avec lui pour lire ses vers à Tristan, il les apprenait par cœur et les lui récitait tout en surveillant la récréation.

Les lettres, la poésie avaient pour eux l'attrait du fruit défendu.

— Mais, demandait Tristan, quand partirez-vous? et, malgré mon affection pour vous, et le vide que je sentirai autour de moi lorsque vous ne serez plus là, je sais que vous ne pouvez demeurer au Havre. Ce dont je suis sûr, Jérôme, c'est que vous ne m'oubliez jamais! et que la première main qui me sera tendue à Paris sera la vôtre.

Et le maître d'étude se tendrait la main de Tristan.

— J'attends, répondait-il: j'ai beau sentir le souill, le germe de la poésie, le souffle peut s'évanouir et le germe avorter. Il me faut une situation positive, une occupation qui me donne du pain. Je puis vous mesurer à un travail manuel, pourvu que je garde mes nuits pour la poésie, pour la littérature vraie et sérieuse. Quelque rêveurs que nous soyons, il faut pourtant, tout en regardant le ciel, nous apercevoir que nous marchons sur la terre et agir comme les autres hommes si nous pensons plus et mieux qu'eux. Ma patience est un genre de force. J'ai un ami à Paris qui s'occupe de moi; quand il m'aura trouvé quelque chose de convenable à son gré, j'irai tenter fortune des lettres... Peut-être aurai-je déjà disparu de l'arène quand vous y entrerez? Si je vis encore, je serai votre second à toutes les heures et tous les jours!

Les mois se passèrent,

Un matin, pendant la classe, Jérôme recontra les yeux de Tristan tira de sa poche une lettre, la lui montra sans affectation, et la replaça dans son portefeuille.

— Jérôme va partir! pensa Tristan, et il lui fut impossible de travailler,

tant son émotion et son inquiétude furent grandes. Il attendit l'heure de la récréation avec fierté, et courut vers le maître d'études aussitôt que la cloche lui eût rendu la liberté.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Je vous attendrai à Paris, dit Jérôme.

— Ainsi, c'est décidé?

— L'ami dont je vous ai souvent parlé, Alippe Duval m'a trouvé une petite place dans une imprimerie. Vous allez peut-être trouver étrange que je sois enchanté de remplir ce genre d'emploi, mais il n'en est point au nombre des travaux moitié manuels, moitié intelligents, qui soit plus propre et plus favorable à ce lui qui se voue aux lettres. Le labeur a toujours la littérature pour objet; on se trouve forcément, à toute heure, en rapport avec des écrivains, des journalistes; on éveille leur intérêt peu à peu; la preuve que l'imprimerie et la typographie sont propices au développement des facultés et ouvrent bien des portes dans la carrière littéraire, c'est que beaucoup de nos hommes célèbres ont commencé par être protes ou compositeurs. Vous ne devez plus qu'une quinzaine de mois ici, prenez patience; une fois vos études achevées, vous me rejoindrez à Paris, et alors peut-être pourrai-je vous être plus utile que dans la maison de M. Remonget.

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez, vous m'avez aimé. Je savais bien que votre départ laisserait en moi un grand vide, mais il est devenu nécessaire... Si j'avais dû me plaindre de tout ce qui me fait souffrir, où en serai-je? Vous me donnerez souvent de vos nouvelles; vous me ferez comprendre le but et la marche de vos travaux, et j'aurai par vous la première initiation à cette vie qui sera la mienne, vie de lutte sans trêve, de labeur, de privations.

— Me permettez-vous une question, Tristan?

— Parlez, mon ami.

— Jusqu'à cette heure, on a pourvu à votre instruction, et si vous n'avez pas joui du luxe, le nécessaire ne vous a point manqué; sans doute ceux qui s'occupent de vous continueront à veiller sur votre vie. Après vous avoir donné le moyen d'apprendre, ils vous fourciront celui d'exercer. Ne le pensez-vous pas?

(A continuer.)

PENSION.

Trois ou quatre Messieurs trouveront une bonne pension au No. 12, rue Sanguin et, à des prix modérés.